

IV — PERSPECTIVES ET CONCLUSIONS

Quand Pierre Léon et Richard Gascon ont demandé, en 1972, la transformation du modeste Centre de recherches, logé dans un sous-sol obscur, qu'ils avaient créé en 1964, en laboratoire associé du C.N.R.S., leur initiative était tout à fait singulière par rapport à l'organisation de la recherche en histoire. La recherche était encore prioritairement, pour ne pas dire totalement, individuelle, et les grandes Universités, surtout parisiennes, ne recherchaient pas une association avec le C.N.R.S., qui ne semblait rien apporter pour ce qui était leur objectif : mener les chercheurs jusqu'à une thèse de doctorat, qui ensuite servait d'entrée dans le corps enseignant des Universités. Seule l'École des Hautes Études avait, surtout dans sa sixième section, une autre forme de fonctionnement, qui reposait sur le lancement d'enquêtes collectives, répondant à un certain souci de renouveler les thèmes et les directions de la recherche historique.

Pierre Léon, dont le Centre d'histoire économique et sociale de Lyon a pris le nom en double hommage à sa générosité et à sa clairvoyance, avait senti le changement et sa nécessité dans le monde universitaire. Animé d'une foi inébranlable dans la grande thèse de doctorat d'État, il tenait la gageure de recréer en province une recherche à deux finalités. Il répartissait un grand nombre de sujets de thèse entre ses élèves, pour qu'une connaissance profonde de l'histoire économique et sociale régionale soit atteinte. Parallèlement, il lançait des enquêtes collectives, parfois en collaboration avec ses collègues de la Sorbonne, parfois seul à Lyon. En même temps, il faisait qu'à partir de 1969 se soutiennent à nouveau des thèses à Lyon, et il ouvrait un centre de publications grâce auquel les travaux collectifs trouvaient un moyen d'être diffusés. S'il est possible à un de ses premiers élèves, et à son très modeste successeur de jeter un regard rétrospectif sur les quelques années qui nous séparent de son départ de Lyon, jamais total à vrai dire, et de sa douloureuse disparition, il faut bien reconnaître que de très grands changements sont intervenus. Toute réflexion sur l'avenir du Centre Pierre Léon doit commencer par ce regard en arrière, et sur ce qui aujourd'hui l'environne.

Premier laboratoire associé créé en province, dans notre discipline, le Centre Pierre Léon avait dû au dynamisme de ses fondateurs de tenir une

place importante et sans doute enviée. Lyon devenait un lieu que les historiens français, et même de plus en plus souvent étrangers, acceptaient de connaître, et c'est de Lyon que Pierre Léon lançait l'idée d'une *Histoire économique et sociale du monde*, à la française, rivale nationale de la prestigieuse *Cambridge Economic History of Europe*. Quand j'ai dû remplacer Pierre Léon, je ressentais un véritable vertige devant la charge d'une succession aussi difficile, d'autant que l'organisation de la recherche historique se transformait partout à vive allure. Depuis 1972, les Universités ne boudent plus le C.N.R.S. et multiplient les demandes de créations d'E.R.A. ou de L.A. Le C.N.R.S. lui-même, redécouvrant peut-être l'importance de la recherche historique pour les progrès de l'histoire, mais aussi pour une meilleure compréhension du monde contemporain, prenait l'initiative de créer des laboratoires propres, l'Institut d'Histoire moderne et contemporaine, l'Institut d'Histoire du Temps Présent, de transformer en laboratoire mixte le Centre de recherches historiques de l'E.H.E.S.S. Faut-il dire, avec une pointe de déception, que le centre Pierre Léon ne pouvait que logiquement souffrir de cette centralisation parisienne de la recherche historique — Quand, à une période de relative euphorie, de création massive de postes d'enseignement supérieur, de rotation rapide des détachements de chercheurs au C.N.R.S., succédèrent dans ces mêmes années 1975 le début de la récession, l'absence de créations de postes, la plus grande stabilité des chercheurs, la stagnation relative des moyens, le Centre de Lyon se trouvait brutalement obligé de vivre avec ses moyens propres, sans espérer les accroître. Peu à peu les anciens élèves de Pierre Léon ont soutenu leurs thèses, et ils enseignent à Lyon, à Saint-Étienne, à Grenoble. Peu de nouveaux noms, pas de nouveaux assistants pour renouveler les effectifs, pas encore de nouveaux attachés ou chargés de recherche au C.N.R.S. Il fallait beaucoup de confiance pour reformer une équipe d'enseignants dans la perspective de la recherche collective, pour recommencer la formation de jeunes chercheurs, pleins de confiance et de dynamisme malgré l'absence de débouchés. Il faut ajouter encore deux autres remarques à ce long retour en arrière. D'une part, dans l'Université lyonnaise, par ses succès, par ses publications, par sa renommée, le Centre Pierre Léon faisait figure de modèle et servait non seulement d'exemple, mais encore d'entraîneur. Grâce à lui, en partie, pouvait se restructurer la recherche collective dans d'autres disciplines, avec l'aide du C.N.R.S., comme en géographie ou en sociologie, mais cela ne se fit pas sans un engagement personnel des historiens aux côtés de ces autres sciences humaines et sociales, dans des enquêtes pluridisciplinaires, où l'historien cherchait à maintenir la rigueur de ses méthodes. En même temps, le C.N.R.S., par le biais des Actions Thématiques Programmées (A.T.P.) demandait avec de plus en plus d'instance à ses formations associées de participer activement à des recherches pluridisciplinaires, le plus souvent nationales, dans lesquelles l'histoire pouvait avoir une place de choix.

Arrêtons-là ce qui peut paraître déplacé dans une évocation de l'avenir et des perspectives. Il est bon cependant de reconnaître un certain paradoxe dans l'activité d'un centre de recherche régional qui a produit un très gros effort de recherche collective avec un personnel chercheur presque exclusivement composé d'enseignants (un seul chargé de recherche en 1980-81 — l'espoir d'un attaché en 1981-82...), ou dont le directeur a été longtemps le seul historien dans le comité de coordination de l'A.T.P. «Observation du changement social et culturel», où n'apparaissent aucun des grands laboratoires propres de Paris. Quand on regarde les activités des quatre dernières années, et qu'on expose les perspectives de recherche des quatre années à venir, on peut toutefois le faire avec un certain optimisme, tempéré seulement par quelques ombres, ou quelques revendications.

Quelles sont les perspectives propres du Centre Pierre Léon ? Il suffirait, je crois, de renvoyer aux programmes des équipes, détaillés dans la deuxième partie de ce rapport, en rappelant qu'il s'agit là encore de perspectives partielles. Deux aspects me paraissent essentiels dans ce qui est la volonté même du Centre :

— Continuer à jouer le rôle de fédérateur et d'impulseur de la recherche régionale dans la région Rhône-Alpes. Beaucoup de thèmes, beaucoup d'enquêtes ont la région comme base, ne serait-ce qu'à cause de la richesse des archives locales, et de la possibilité de poser à partir d'elles, les grandes questions de l'histoire économique et sociale de la France depuis la fin du Moyen Age ? La région est un merveilleux laboratoire, où peuvent s'étudier les structures économiques et sociales de la ville et de la campagne, l'évolution de la région, la naissance des différents types de l'industrialisation. Pensons à la richesse des monographies régionales qui ont permis de mieux connaître les campagnes et la vie rurale, d'en proposer des modèles régionaux — du Dauphiné de B. Bonnin au vignoble de G. Durand ou G. Garrier — l'industrie de P. Cayez, la ville de M. Garden, la société marginale de J.P. Gutton, la formation du monde ouvrier de Y. Lequin, et bien d'autres encore, dont quelques thèses en cours d'achèvement compléteront le panorama. Plus guère de zones d'ombre, dans une grande région lyonnaise, qui est aujourd'hui sûrement une des mieux connues de toute la France, voire de l'Europe. Et pourtant, même dans ce cadre, il reste à faire. La démographie n'est pas encore totalement explorée, les formes de la vie sociale, les mutations mêmes des populations : l'interrogation de l'historien peut et doit se modifier, d'autres chantiers peuvent encore être ouverts, et je pense surtout aux périodes charnières, comment Lyon a-t-il réussi à survivre au déclin qui suit la grande période Renaissance, que devient la région avec les transformations économiques et sociales du XXe siècle, comment réagit-elle aux excès de la centralisation ?

— Ne pas se contenter de ces approches régionales, de ces monographies, si riches soient-elles, me paraît un deuxième objectif essentiel. La recherche individuelle est sans cesse améliorée par les contacts, par les relations scientifiques nationales et internationales. Le séminaire du Centre Pierre Léon reste un des lieux privilégiés de ces échanges, qui sont aujourd'hui beaucoup plus fréquents. La possibilité de maintenir des relations avec nos collègues historiens, en particulier étrangers, travaillant sur des problématiques semblables (la ville, l'industrialisation, le changement social, l'histoire orale par exemple) est un impératif pour le Centre Pierre Léon, et il est important que le C.N.R.S. apporte son aide pour cette indispensable confrontation des idées et des hommes. Mais la recherche historique demande également aujourd'hui travail d'équipe, moyens techniques, comparaisons et collaboration avec les autres sciences sociales. Le Centre Pierre Léon entend se maintenir comme un élément actif des multiples réseaux qui se sont créés ces dernières années, mais sans perdre son identité. Par l'intérêt qu'ils présentent, les GRECO ou RCP qui se mettent en place aujourd'hui, sont des occasions de créer des réseaux, auxquels les membres du Centre sont prêts à participer, quand ils ne sont pas obligés de renier leur appartenance au Centre pour cela. Mais nous ne voulons pas seulement nous définir comme une antenne de programmes conçus ailleurs, et pour la réalisation desquels nous servirions de main-d'œuvre d'appoint. Il me semble que la vocation du Centre Pierre Léon est de s'affirmer comme l'élément moteur de quelques thèmes de recherche ou de méthodes propres :

— La recherche urbaine est un de ces pôles. Le Centre Pierre Léon organise des rencontres sur ce thème, et, à travers elles, se définit une approche nouvelle de l'histoire des villes (de la construction de la ville aux formes de vie urbaine).

— L'histoire sociale, urbaine ou rurale, sous l'angle de l'histoire des sociabilités formelles ou informelles (avec l'aspect particulier de l'histoire orale pour le XXe siècle) en est un second.

— De même, l'histoire de la santé est encore peu avancée aujourd'hui pour la période contemporaine (économie, sociologie de la santé, politiques sanitaires et sociales) et le Centre Pierre Léon a lancé plusieurs programmes pour développer la collaboration des historiens avec les autres disciplines (médecins, économistes).

Pour chacun de ces pôles d'intérêt, le Centre Pierre Léon a un programme propre, mais il a besoin d'aide extérieure pour les mener à bien, et il ne peut les trouver actuellement que par la réponse à des appels d'offres de type A.T.P., qui fournissent les crédits ou les moyens techniques nécessaires.

Il faut rappeler ici que l'historien d'aujourd'hui, même s'il ne cède pas au vertige du quantitativisme total, a besoin de moyens informatiques, que le chercheur ou le Centre isolé ne peut obtenir dans son Université, ou dont il ne peut supporter les frais. L'exemple de la recherche de démographie et de génétique d'Alain Bideau est à cet égard remarquable : un fichier de plus de 100.000 actes d'état civil, traité sur ordinateur pour la reconstitution automatique des familles et des généalogies, est exploité à Montréal, parce que l'accord avec le département de démographie de Montréal permet une exploitation informatique dont le Centre de Lyon ne pourrait assurer les frais ! Il faut aider la recherche historique dans ce domaine, au moment où les techniciens et les chercheurs se sont formés à l'utilisation de ces techniques. Mais il faudrait aussi qu'un poste de technicien en informatique soit affecté à notre Centre pour en accroître l'efficacité. J'ajoute dans le même domaine que l'histoire contemporaine (économique, sociale, urbaine) devrait se familiariser plus avec l'utilisation de l'audio-visuel. Un montage vidéo, une exposition, sont des moyens de diffusion et de vulgarisation efficaces de la recherche. Jean-Luc Pinol à Lyon a suivi plusieurs stages de formation dans ce domaine. Il faut essayer également de développer ce mode d'expression de la recherche, aux côtés des publications traditionnelles (rappelons que le Centre a un atelier de publication, au matériel vieilli; est-ce qu'il est possible d'envisager une collaboration entre le C.N.R.S. et l'Enseignement Supérieur pour renouveler ce matériel ?).

La réalisation du programme très ambitieux qui est le nôtre repose sur la bonne volonté et l'acharnement au travail des enseignants chercheurs qui composent le Centre et des I.T.A. qui les aident remarquablement dans leurs recherches collectives. Je ne saurai terminer ce rapport sans un double appel :

— Le Centre Pierre Léon aura vingt ans en 1984 : il ne pourra maintenir son dynamisme, s'il n'obtient pas un renouvellement et un accroissement de son personnel. Il faut accroître le nombre des chercheurs, permettre l'intégration de jeunes historiens, décentraliser certains d'entre eux si nécessaire, les conditions d'accueil et de travail restant excellentes à Lyon.

— Il faut plus encore penser à l'avenir du personnel technique. Deux I.T.A. classés en catégorie 1 B sont docteurs de 3^e cycle, et de grande qualité. Comment tolérer un classement aussi inférieur à leur qualification ? La composition des ouvrages et du bulletin du Centre sur compocarte IBM est assurée par un agent classé en 5 D dont la compétence technique est exceptionnelle. La cartographe est au 12^e échelon de sa catégorie, 3 B, depuis sept ans. Le Centre ne dispose ni de secrétaire, ni de comptable, pour gérer ses activités, taper les rapports, organiser les séminaires, les colloques, les expositions, gérer le budget de

plus en plus complexe par suite des recherches contractuelles. Ces questions ont déjà été posées, et répétées, inlassablement depuis quatre ans, et elles sont restées sans réponse. Le découragement pourrait suivre...

L'avenir du Centre Pierre Léon passe par la solution de ces problèmes sans lesquels la meilleure volonté ne peut se maintenir. Si l'avenir ne permet pas de les régler, comment espérer maintenir une dynamique de la recherche d'équipe ? Comment ne pas craindre le retour à une douillette recherche individuelle ?

Maurice GARDEN